

# Dans un récit-miroir saisissant, l'essayiste indien Pankaj Mishra autopsie le ressentiment des peuples depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et « l'aveuglement » des Lumières

## Histoire de la violence

RÉDA BENKIRANE  
sociologue

Il est un grand récit qui constitue un miroir planétaire où toute l'humanité, en proie au ressentiment, à la haine et à la violence, est en mesure de se voir en face. Ce miroir permet de saisir d'un seul regard introspectif ce qui nourrit, depuis deux siècles et demi, son désarroi identitaire et son autodestruction immunitaire.

L'auteur de ce grand récit-miroir des peuples est un écrivain indien, Pankaj Mishra. Dans un livre saisissant, *L'Âge de la colère*, il propose une vision unifiée des divers phénomènes de haine, de radicalité et de violence. Ce qu'il expose est à l'opposé de la fameuse/fumeuse théorie du clash des civilisations. Ce qui est souvent perçu comme un rejet des Lumières et de la modernité est en réalité, selon lui, une réaction d'individus occidentalisés, subjugués par le recours à la violence politique. Une part notable des « Modernes », d'un côté, est en proie à une rivalité mimétique et, de l'autre, se trouve ou se perçoit exclue de la promesse publicitaire de société libérale et prospère, de suffrage universel, d'égalité citoyenne et de droits humains, de promotion éducative et d'avancement personnel.

Depuis la Révolution française et dès le règne de la Terreur (1793-

« L'Âge de la colère » constitue un cadrage théorique unifiant une variété de cultures emportées par le vortex du capitalisme

1794), les Lumières inaugureront cette ère de la colère et de l'extrémisme. Dans leur sillage, de nouvelles affirmations politiques émergeront tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, du nationalisme à l'anarchisme en passant par le terrorisme, conduites par des individus vivant aux marges des représentations idylliques de la raison éclairée, du progrès et de la modernité. Cela se poursuivra durant le siècle suivant, au-delà de l'Europe, les sociétés convergeant vers



Sur le lieu d'une explosion, à Bombay (Inde), le 13 juillet 2011. XINHUANET/ANDIA.FR

un même devenir où se donnent à voir différentes expressions d'outrance identitaire, fantasmant et magnifiant tour à tour la race, l'ethnie, la nation, la religion.

Selon cette perspective, les suprémacistes blancs, hindouistes, juifs ou les djihadistes actuels s'équivaudraient et exprimeraient un même ressentiment derrière leurs « différences qui se ressemblent » (Claude Lévi-Strauss). Paireillement, le massacre du Bataclan, à Paris, en 2015, serait la réplique nihiliste actualisée de l'explosion du Théâtre Bellecour de Lyon, en 1882, ciblé par des anarchistes voulant « en finir avec la fine fleur de la bourgeoisie et du commerce ». La sidération des attaques du 11 septembre 2001 entrerait en résonance avec celle d'innombrables attentats anarchistes qui décapitèrent notamment, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, un tsar, une impératrice, des rois et des princes, des présidents et des premiers ministres.

Ce grand récit, véritable introduction à l'occidentalisme, révèle l'aveuglement des Lumières et leur versant sombre. Il constitue un cadrage théorique unifiant une variété de cultures emportées depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle par le vortex du capitalisme et de la so-

ciété marchande, tandis que la violence politique fascine et ravit les exclus et les déclassés, produits au fur et à mesure des fulgurations scientifiques, techniques, industrielles et numériques.

### Interdépendance négative

L'auteur, issu d'un village de l'Inde profonde, a tout vu, lu et su de la mondialité effervescente. Sa démonstration procède d'une analyse littéraire de romanciers et poètes italiens, allemands, russes, indiens, iraniens, arabes, etc. Tout commence et retourne finalement à la divergence de fond entre deux philosophes, Voltaire et Rousseau, sur l'attitude à adopter vis-à-vis d'un rapport commercial à la société comme à l'être-au-monde. A la suite de Rousseau, Nietzsche, Dostoïevski et bien d'autres thématiseront le sentiment de perte et de dépossession de soi.

L'histoire de la haine, de la violence et de la terreur de masse serait donc la face voilée et impensée d'une histoire aseptisée de la modernité occidentale n'ayant retenu que le récit consacré et talismanique de la société de marché, de la démocratie parlementaire, des droits de l'homme et du citoyen. La violence et le terrorisme

d'aujourd'hui représentent en somme une série parmi d'autres de « chocs de modernité ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, la violence nihiliste et anarchiste mettait en acte la « solidarité négative » (expression par laquelle Hannah Arendt désigne des mouvements de masse caractérisés par une absence de « responsabilité politique », un « nationalisme isolationniste » ou une « rébellion désespérée »), répandue dans toute l'Europe puis au-delà, générant guerres mondiales, génocides, carnages coloniaux.

Désormais, l'interdépendance négative et les chocs d'une modernité hypertrophiée affectent des milliards d'individus d'Afrique et d'Asie, sans que ni les structures sociales, politiques et économiques traditionnelles – effondrées depuis longtemps – ni aucun Etat-providence ne puissent être en mesure de les absorber. Nous serions, à cet instant précis de l'histoire du village global ou du vaisseau planétaire appelé *Titanic*, entre déchaînement de haine, guerres et catastrophes bioclimatiques à venir. ■

L'ÂGE DE LA COLÈRE. UNE HISTOIRE DU PRÉSENT (*Age of Anger*), de Pankaj Mishra, traduit de l'anglais (Inde) par Dominique Vitalys, Zulma, « Essais », 464 p., 11,50 €, numérique 9,50 € (première édition : 2019).

### Poussière de ruines

La crainte d'un effondrement à venir et la guerre en Ukraine ont réintroduit dans l'imaginaire collectif des images de ruines. Avaient-elles disparu ou changé de forme ? Dans son dernier essai, Bruce Bégout postule que nous vivons dans « un troisième âge des ruines », où elles se révèlent si instantanées qu'elles se dissolvent en gravats. De fait, les bâtiments résistent aujourd'hui moins longtemps. Le philosophe en tient pour responsable une soumission de l'architecture aux injonctions de l'époque : comme les marchandes et le capital, les bâtiments sont pris dans le flux d'une circulation ininterrompue. Auparavant, les ruines offraient, certes, le spectacle d'une dissolution, mais lente. Une ruine, « cela dure » et « s'oppose à la disparition pure et simple ». Les débris, eux, « ne retiennent plus rien ». Pas même la pensée. Quand les ruines brassent des réflexions sur la vie et la mort, l'éphémère et le durable, la vanité et la grandeur, les gravats nous convient seulement à « à un deuil absolu et sans



objet ». ■ PIERRE-ÉDOUARD PEILLON ► **Obsolescence des ruines.** Essai philosophique sur les gravats, de Bruce Bégout, Inculte, « Essais & Docs », 350 p., 23,90 €, numérique 18 €.

### De cruels dilemmes

Une gazelle qui, préférant les jeunes pousses aux herbes hautes, doit se pencher pour brouter, et dès lors s'interdit de voir le lion prêt à bondir ; un babouin qui, s'éloignant des terrains dégagés, paisibles mais guère prodigues en nourriture, s'avance dans une végétation touffue, où l'attend le léopard ; vous et moi, qui pensons aux vacances, puis à l'état de notre compte en banque, puis aux vacances... Comment choisir ? Comment, alors que toute vie navigue entre la richesse du monde et ses dangers, concilier besoins, désirs et survie ? Dans une synthèse enlevée, le biologiste Denis Réale montre que le « dilemme biologique » structure le vivant à tous les échelons, de la cellule à la macroéconomie. Ressort fondamental de l'évolution, il confronte chacun de nous à ses limites d'individu soumis à ses propres faiblesses, à l'étroitesse du temps et, au bout du compte, à



la mort. Mais, aussi bien, il rend possible « le miracle de la diversité biologique ». ■ FLORENT GEORGESCO ► **Le Dilemme de la gazelle**, de Denis Réale, HumenSciences, 272 p., 19,90 €, numérique 14 €.

## Passer la lecture à la machine

Paul Mathias décrypte l'art de parcourir un texte, sur quelque support que ce soit, dans « Qu'est-ce que lire ? »

NICOLAS WEILL

Ne nous laissons pas abuser par la présentation quelque peu scolaire de l'excellente série « Qu'est-ce que ? », chez Vrin, où un exposé sur une question ou une notion est prolongé par des commentaires de textes. La riche réflexion sur l'acte de lire menée ici par Paul Mathias, inspecteur général, ancien président du jury de l'agrégation de philosophie et auteur d'ouvrages remarquables sur Plotin, Montaigne et la philosophie de l'Internet, captive autant par son originalité que par la clarté pédagogique de son propos.

Car le philosophe s'est attaché à enraciner son analyse dans l'expérience même du lecteur afin de proposer une « phénoménologie » de la lecture, c'est-à-dire une description fine de ce qui se passe et se manifeste quand on se livre à l'effort de laisser courir son regard sur une page maculée de signes noirs.

Tout d'abord, un paradoxe. Nous percevons sous la forme apparente d'un flux de sens, dont nous allons jusqu'à oublier parfois qu'il se présente à nous matérialisé sur une feuille écrite, la réalité d'un déchiffrement de lettres, de mots, de propositions et de phrases. Cela montre que ni le décryptage neurologique du « lire » ni la succession des changements de supports de lecture à travers les âges ne suffisent à rendre compte du phénomène. Certes, les mutations techniques du livre, du rouleau antique, que l'on dé-

ploie, au codex, avec ses feuilles que l'on tourne, le recul relatif de l'oralité avec le passage à la lecture silencieuse, tel qu'il est décrit dans des pages célèbres des *Confessions*, de saint Augustin, et l'irruption récente de l'écran ont une évidente influence sur notre pratique de lecteur. Mais celle-ci ne s'y réduit pas.

### Déchiffrement technologique

Ce qui n'empêche pas Paul Mathias de conseiller aux modernes la maîtrise des rouages informatiques qui produisent du texte sur nos ordinateurs, sans s'en tenir à la paresseuse illusion identifiant l'ouvrage téléchargé à partir d'applications au livre de jadis. La lecture s'est transformée en un déchiffrement technologique, mené conjointement par l'homme et une machine qu'il serait urgent d'« habiter » au lieu de cultiver la nostalgie de la colle, de l'encre et du pa-

pier. « L'usage irréductiblement intellectuel des machines informatiques, précise-t-il, partage, avec leurs concepteurs, d'être fondamentalement textuel et sémantique. Lire sur écran, c'est manipuler ; manipuler, c'est penser (...) avec des outils qui sont eux-mêmes de la pensée consolidée. » Jamais « l'homologie essentielle » entre « les objets de sens et leur condition de possibilité » n'aurait été aussi forte qu'aujourd'hui. Plus question de s'abriter derrière l'argument qu'il n'est nul besoin de connaître les arcanes d'un moteur pour conduire une voiture...

Dans le geste de lecture se dissimule d'ailleurs bien plus que la simple relation à un livre. Récusant, à travers son commentaire d'un extrait de la préface écrite par Proust, en 1906, pour sa traduction de *Sésame et les lys* (1865), de John Ruskin, le paradigme tradi-

tionnel de la lecture comme conversation avec les grands écrivains ou penseurs du passé, Paul Mathias y voit certes une distraction ou un enchantement, mais aussi une envie de « solitude peuplée », selon l'expression forte due à l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*. L'acte de lire se conçoit ainsi au-delà de la communication, comme une amplification du moi par la rencontre et « l'union avec ce qui n'est pas soi ». Ainsi la lecture, loin d'être un exercice passif, supprime-t-elle, fût-ce provisoirement, l'extériorité « objective » du monde grâce à l'appropriation de l'imaginaire d'un autre. Derechef, lire c'est penser. ■

QU'EST-CE QUE LIRE ?, de Paul Mathias, Vrin, « Chemins philosophiques », 130 p., 9 €.